

**Marie Pleintel**

*Revue Facettes #0, 2014*

:

**Léonie Young**

**Spectacle de l'inertie**



Est-ce par accident, par ennui, ou par goût de la périphérie – pierres angulaires de ses recherches – que Léonie Young emménage à Lille en 2011 ? Suite à son diplôme en photographie et vidéo de l'ENSAD Paris (École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs) en 2006, à un semestre d'étude à la Konstfack de Stockholm et à plusieurs résidences, dont une d'un an à la Cité internationale des arts à Paris, elle bénéficie en 2011 d'une bourse à l'installation de la DRAC Nord-Pas de Calais. Dès lors, entre deux départs en résidence, en France ou à l'étranger, elle dépose ses carnets et ses tirages de lecture dans son atelier à la malterie.

En 2013, les différentes expositions qui lui étaient consacrées dans la région s'apparentaient à une modeste rétrospective éclatée. Elles se concluaient par la publication d'un objet éditorial singulier, mi-catalogue, mi-livre d'artiste, confrontant reproductions d'œuvres et éléments de recherches.

Depuis 2008, Léonie Young met en lumière des détails du paysage urbain, éléments hors d'usage, habituellement hors champ, qui deviennent les sujets de ses photographies, dessins, vidéos et plus récemment, de ses installations.

Une de ses premières séries, intitulée *Le Terrain de jeu du quotidien* (2008) capture des objets domestiques un instant délaissés au seuil d'habitations, se prenant momentanément au jeu de la pose photographique : un tuyau d'arrosage bifurque à l'angle d'un garage, deux bottes déchaussées à la hâte sont en arrêt devant un palier, vélos et balais patientent tous deux le long d'un mur. Dans les séries suivantes, Léonie Young s'éloigne de ces espaces publics teintés d'intime et d'ironie pour privilégier des lieux minéraux, qui semblent exister en marge de toutes activités ou présences humaines. Elle prend

1

Format à l'italienne IV (exposition collective), Espace Le Carré, Lille 13 septembre – 27 octobre 2013 ; Searching for the magic stone, artconnexion, Lille, 20 septembre – 19 octobre 2013 ; Le Terrain de jeu du quotidien, Espace 36, Saint-Omer, 12 octobre – 8 novembre 2013 ; Répliques, École d'art de Saint-Omer, 8 novembre-20 décembre 2013.



ses distances par rapport à une poésie de l'absurde visant à réenchanter le quotidien. L'humain et ses accessoires disparaissent peu à peu, laissant place à des espaces sans fard, dépouillés. Si quelques figures humaines sont visibles dans la série réalisée à Évry en 2011 pour laquelle elle reçoit le prix Arte *L'art et la ville*, Léonie Young les traite davantage comme des présences fantomatiques et fugitives, des figurants d'un espace urbain à la temporalité autre, sujet irrémédiablement solitaire de ses séries. Cette attention au minéral se poursuit avec *Searching for the magic stone* (2012), réalisée en Irlande lors d'une résidence proposée par artconnexion, pendant laquelle elle dresse le portrait de rebuts de marbrières, bâches usagées ou surplus de matériaux de chantier.

Savoir que ces séries photographiques sont réalisées lors de résidences, parfois dans des lieux éloignés, n'apprend rien. Ces images, comme apatrides, ne laissent filtrer aucune indication géographique. Le regard de Léonie Young opère une découpe rigoureuse dans les paysages qui l'entourent, isolant les formes de leur contexte. Dans ses photographies, le point de vue systématiquement plongeant, décontextualisant, laisse entrevoir un semblant de protocole. Pas de recherche de perspective inédite, ni de sophistication dans l'éclairage ; elle saisit les formes dans une plate objectivité, d'un regard las ou empreint d'un détachement scientifique.

Cette opération d'isolement se poursuit dans ses travaux graphiques, délicates reproductions posées au milieu d'une feuille blanche. Elle y achève ce procédé d'abstraction de la forme, reprenant et détournant des motifs issus de ses photo-

graphiques, barres d'immeubles, bris de marbre, avion au décollage. L'objet dessiné semble perdu quelque part entre son origine fonctionnelle et son existence en tant que forme pure.

Ses œuvres, tant graphiques que photographiques, transcendent les objets en exposant leurs qualités plastiques. Alors qu'elle dépose sur ces détails anodins un regard affranchi de toute référence utilitaire, elle les fait pénétrer insidieusement dans le champ d'un vocabulaire de formes offert au libre jeu de l'artiste. L'espace vacant laissé autour de l'objet – cloison, végétation, bitume – n'est qu'une texture en réserve de laquelle la forme se détache. Confrontations formelles, géométries imprécises, cohabitations aléatoires deviennent le sujet de ses œuvres. L'absence d'ombres et la neutralité de la lumière confèrent à ces objets anguleux aux arrangements énigmatiques, à ces espaces désœuvrés parcourus de lignes diagonales, une aura esthétique. Ces compositions accidentelles, trouvées au coin d'une rue ou au détour d'un chemin, flirtent avec le vocabulaire de la sculpture minimaliste. Ils sont autant de matériaux que Léonie Young extrait des espaces qui l'environnent pour en explorer les possibilités plastiques.



Par ses titres, souvent d'un humour inattendu, ou par les bribes de fiction qu'elle instille dans ses œuvres, Léonie Young parvient à établir un trouble dans notre lecture du réel. Une tension latente s'installe, une inquiétante étrangeté de l'ordinaire, suspendant les objets entre deux perceptions contradictoires. Un basculement du signifiant s'opère par l'abstraction des formes, la distorsion des échelles et le renversement des hiérarchies. Un détail anecdotique tend

dorénavant vers le monumental ou le spectaculaire. Une disposition vraisemblablement hasardeuse prend l'allure d'une délicate mise en scène. Son regard ouvre une brèche par laquelle une amorce de fiction menace de faire irruption dans le réel. Comme pour tromper l'ennui, pour réinventer le sens de ces objets, il fait surgir de notre vaste et insipide environnement l'éventualité d'un micro-événement.

Si certaines de ses séries photographiques ou dessinées sont parcourues par l'impression d'un accident imminent, d'un spectacle immobile et silencieux, c'est surtout dans ses vidéos qu'elle ébauche des fables chimériques. *Burnout* (2009) a été filmée sur un parking, de nuit, en marge d'une course de voiture. Quelques véhicules circulent lentement selon une orchestration implicite. Une tension s'imisce au sein de ces images en mouvement plongées dans une sorte d'immobilisme. Seule la bande sonore indique que quelque chose se prépare. Même frustration narrative, même attente déçue dans *The Parking lot rocks* (2012) : le suspense se conclue par la mise en lumière de deux pierres par des phares de voitures.

Par son cadrage, l'ambivalence de ses images et leur aspect désertique, Léonie Young délimite des espaces de récréation de l'imaginaire. Ses compositions, figées par l'objectif photographique, semblent des scénarios désertés, des scènes construites par et pour une action interrompue le temps d'une durée indéterminée. Ne reste que le spectacle de l'inertie. Elle scénographie des minéraux et végétaux tirés de leur état naturel par la main de l'homme, façonnés pour remplir une fonction décorative ou utilitaire. Une fois hors d'usage, rejetés en périphérie de la frénésie urbaine, ils retournent à un état intermédiaire, ni naturel, ni artificiel, indéterminé. Ces objets, qui ont été un instant au cœur de l'entreprise de construction des villes, sont montrés comme les vestiges d'une civilisation. Leur abandon indique leur disponibilité pour un autre synopsis.

En résidence à Rome à l'atelier Wicar, avec Mathilde Lavenne, documentant l'émergence et l'altération des monuments, les deux artistes campent des décors propices à des récits de science-fiction, atmosphère mystérieuse renforcée par l'apposition de formes géométriques complexes sur les photographies. Mêlant images de carrières et de ruines, *Made of dust* (2013), série aux cadrages plus amples que d'accoutumée, sème le doute sur la nature des processus à l'œuvre. Extraction et effritement sont présentés comme deux moments d'un cycle à la chronologie incertaine. La carrière est-elle le lieu d'une construction ou d'une déconstruction ? La ruine est-elle effondrement d'un monument millénaire ou renouveau du paysage ? La fascina-



tion réside dans cette impression de désœuvrement du paysage, de désagrégation progressive de la scène.

L'exposition de restitution de cette résidence proposée par la ville de Lille, qui a eu lieu à l'Espace Le Carré, a été pour Mathilde Lavenne et Léonie Young prétexte à l'exploration de plusieurs installations. Simulant la pratique d'inventaire et la rigueur scientifique propre au récolement, les deux artistes ont dessiné une installation d'une délicate précision, disposant au sol, d'après un schéma intrigant, des fragments de marbres ramenés des alentours de Rome. La photographie de carrière désertée présentée également à même le sol, marquée de plumes telle une carte topographique, n'est quant à elle, pas sans rappeler l'image de la carte, du territoire et du « désert du réel lui-même » utilisées par Jean Baudrillard en introduction de *Simulacre et simulations*<sup>2</sup>.

Plusieurs œuvres de Léonie Young constituent d'ailleurs une illustration saisissante de l'univers baudrillardien, où les images dissimulent l'espace vacant laissé par un réel atomisé, où elles simulent vainement une adhérence aux choses. Ses travaux questionnent l'existence même des objets photographiés, rappelant implacablement que la réalité elle-même se dérobe sans cesse. L'infiltration d'un sentiment de malaise face à un environnement rendu inconsistant et insignifiant est récurrente dans ses recherches, hantées par les doubles et les ersatz.

Lorsqu'elle photographie par exemple des détails de dioramas du Musée d'Histoire Naturelle de New York, elle s'attache à l'intrigue qui se noue dans le fond des vitrines, là où la reconstitution artificielle de végétations typiques des grands

2

Jean Baudrillard,  
Simulacres et simulations,  
Paris : Galilée, 1981,  
p.10

espaces américains côtoie leur minutieuse reproduction picturale. Effectuant la mise au point à la lisière de cette transition, entre ces deux représentations illusoires, elle crée un vacillement des repères. Le flou photographique du premier plan emprunte à la peinture sa touche vibrante et imprécise. Il devient difficile de discerner le réel de sa copie, sa copie de sa reproduction. Présentées dans des encadrements qui simulent des vitrines de musée, ces vues de dioramas sont confrontées à des photographies prises dans les rues ou aux abords des villes, accentuant l'impression que les images de Léonie Young se construisent dans la distance qu'elles creusent par rapport aux choses.

Plus récemment, en résidence-mission à Saint-Omer, se saisissant de la proposition d'utiliser les panneaux publicitaires des arrêts de bus, elle provoque une mise en abîme déroutante en projetant l'image de la périphérie dans la périphérie.

Suscitant ainsi un trouble de la perception, le travail de Léonie Young rend insignifiante la frontière entre le réel et sa représentation ainsi qu'entre le réel et l'imaginaire. À mi-chemin entre recherches formelles et mises en scènes narratives, elle crée des images ambiguës, des espaces flottant dans une dimension spatio-temporelle autre.